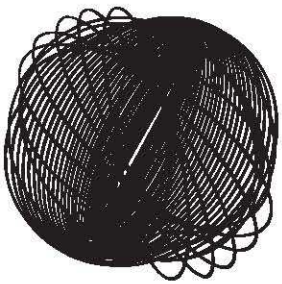
DU MONDE ENTIER

ALESSANDRO DE ROMA

VIE ET MORT DE LUDOVICO LAUTER

ROMAN
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR PASCAL LECLERCQ



nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

ALESSANDRO DE ROMA

VIE ET MORT DE LUDOVICO LAUTER

roman

Traduit de l'italien
par Pascal Leclercq

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

VITA E MORTE DI LUDOVICO LAUTER

© Edizioni Il Maestrale, 2007.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

(*la maison près des rochers*)

Je suis allé trouver Piero dans la clinique en pleine nature où il essaie de retrouver sa tête détraquée. Lui et sa femme. Un beau couple de tarés. L'idée était de lui parler tout de suite du projet de ce livre, mais je n'étais pas sûr d'en être capable. Après tout, que ce soit lui le patron et moi l'esclave reste vrai. Et les révolutions ne sont bonnes que quand on les gagne : si on les perd, on en ressort encore plus asservi.

Je l'ai trouvé sous la tonnelle, qui trempait un croissant dans son thé. Cette vision frivole a suffi à me donner du courage. Je lui ai aussitôt dit tout.

« Tu es fou ? me fait-il. Sais-tu combien de dizaines de personnes y travaillent ? Ne le prends pas mal… des gens plus connus que toi… beaucoup plus connus. Et personne n'en tire rien de bon. Trop de zones d'ombre… Un livre sur la vie de Ludovico Lauter. Alors qu'il n'est même pas mort ! »

Mais moi, je sais où se trouve Ludovico Lauter en ce

Extrait de la publication

moment, et je sais qu'il a désespérément besoin d'un livre comme celui-ci.

Je me suis mis à le regarder, en feignant d'être vexé.

Je lui ai répondu simplement : « Piero, dis-moi, t'ai-je jamais déçu durant toutes ces années ? »

C'était peut-être un peu risqué.

« Si tu m'as déçu ? » me fait-il. Je vois ses yeux se perdre au-delà du mur, dans un espace vide dans lequel il devrait y avoir quelque chose de semblable à un jardin de bons mots. Mais il n'y trouve rien. Que des broussailles. Il prend un peu trop de temps pour penser, de sorte que, quel que soit ce qu'il dira, à présent, ça ne pourra plus avoir aucune efficacité. Finalement, sur un ton incertain qui m'attendrit presque, il dit :

« Nous avons vendu si peu d'exemplaires de ton dernier livre qu'ici Mlle Gismondi et ma femme s'en servent pour allumer le feu dans la cheminée ! »

Tout à coup, ses yeux ont sombré dans un gouffre de découragement. Je n'ai le cœur de rien lui dire. Il a toujours sa femme en tête. Comme tous les maris de femmes malades, il se sent plus qu'un autre obligé d'aimer. Désormais, elle fait des choses très dangereuses. Bien pires que de brûler mes livres. Son psychanalyste lui a dit qu'elle « se mutilait de manière chronique ». Il faut se mettre à la place du pauvre Piero : être marié à quelqu'un qui se mutile de manière chronique ! « Mais alors, ma chère, qu'est-ce que tu fais avec moi ? »

« Écris donc ton livre, envoie-le-moi. Puis on verra, me dit-il avec une soudaine envie de clore la conversation. Quoi qu'il en soit, je ne te promets rien ! » précise-t-il

Extrait de la publication

lâchement, me retirant le pain de la bouche avant même que j'aie mordu dedans.

« Bien, fais-je, tranquille, peu importe, je n'écrirai pas ce livre pour l'argent. »

Ça m'était apparu comme une réponse digne d'un sexagénaire ; ainsi m'a-t-elle échappé, plus ou moins comme un juron à des funérailles. Même si c'était sans doute une réponse au-delà de mes possibilités.

Du reste, écrit-on jamais pour l'argent ? Pour l'argent on braque des banques, ou on prend soin de petites vieilles mourantes, ou on se lance dans la politique. Il a beau faire le sérieux, le méticuleux, on ne publie pas non plus des livres pour l'argent. Je sais que sous sa croûte purulente de petit capitaliste de niche se cache un tendre rat de bibliothèque, qui ronge le dos des plus beaux volumes avant tout par amour, et ensuite seulement parce qu'il a faim. Je suis presque aussi ému que lui. Dans le concours de cynisme auquel nous nous livrons, je gagne pour ce qui est des mots, et lui pour ce qui est des faits, le patron et le syndicaliste, le jésuite et le pécheur. Mais au fond de notre cœur nous sommes tous les deux à la dérive.

En partant, je tombe sur la vieille demoiselle Gismondi, l'infirmière en chef. Blonde et gracieuse. Une petite poupée toute voûtée.

« Ah ! C'est vous ! Alors, vous vous êtes décidé ? Vous venez vivre avec nous, finalement !

— Pas encore, merci. Pas encore… »

*

Ludovico Lauter est l'homme le plus extraordinaire et le plus important qui ait jamais existé sur terre. Nul n'a écrit de livres tels que les siens. Il a été exactement ce que j'aurais voulu être, si seulement la nature et de bons maîtres m'étaient venus en aide. Qu'on se souvienne de moi dans les livres d'histoire, même si c'est simplement comme son biographe — son meilleur biographe —, serait pour moi une chose merveilleuse.

J'ai décidé d'être l'abeille ouvrière au service de sa reine, parce que les milliers de fois où je me suis inutilement déguisé en reine n'ont jamais servi à rien d'autre qu'à me couvrir de ridicule. Trop d'années passées dans les rédactions de magazines féminins. Mes livres, j'en suis sûr, ont un parfum de couche-culotte et de talc. Si on allait les retirer des étagères sur lesquelles on les a déposés pour ne plus jamais les lire, on sentirait certainement l'arôme incomparable de crotte de nourrisson et de lotion pour peaux irritées. Peut-être y a-t-il eu quelqu'un qui m'a lu dans un train, m'abandonnant ensuite une fois le voyage fini, pour avoir moins de poids dans sa valise.

Mais cette fois, je veux écrire, avec dévotion, un livre sérieux, quoique irrévérencieux, et comme il n'aime pas les laquais, j'essaierai de ne pas en être un. Pour pouvoir regarder le soleil en face, on a besoin d'un filtre. Qui sait combien de personnes sont, comme moi, restées pendues aux mots de ses romans des jours et des jours sans réussir à s'en détacher ; ont souffert avec ses histoires, ses imprévisibles coups de fouet et ses indépassables points de vue sur la nature la plus profonde des choses, jetés avec la légèreté et, en même temps, la gravité pro-

Extrait de la publication

pres aux génies. Peut-être parlerai-je à des groupes entiers de ses fidèles adeptes, inscrits aux clubs de l'Étoile de mer (il y en a encore au moins vingt et un, rien qu'aux États-Unis !), ou à ceux qui collectionnent les émissions de *Dante's Fortress*, qui viennent à peine de sortir en DVD. Des groupes de ces pauvres types qui — hélas, j'en fais moi-même partie — ont tenté et tentent encore, sans aucun espoir, d'imiter le style du maître.

Une abeille qui ne pique qu'une seule fois et sacrifie sa vie entière pour cet acte. Je suis venu m'enterrer dans ce désert, loin des frivolités et des tentations, pour faire de mes dernières années un temple consacré à l'art du maître.

Un soir — c'était presque l'automne —, j'avais invité quelques personnes à dîner chez moi, à Bologne, pour un de nos marathons de rami. Nous étions là, spirituels et dissolus. Le petit groupe habituel. À part moi, il y avait le vieux Georges et sa moitié résignée, Pietro, l'inoxydable Mariolina, Ettore le malheureux et, enfin, la terrible Lucia. Nous avions avalé nos trois premiers apéritifs et attendions, pour arrêter la partie, que la sonnerie du four nous dise que les lasagnes étaient prêtes. De toute façon, je n'avais qu'une paire de reines.

Lucia, de son ton coutumier — « Ah moi, tout ce que je fais, c'est avec de bonnes intentions » —, déboula avec une question qui me fit littéralement chanceler : « Dis-moi, as-tu jamais fait quelque chose de sérieux dans ta vie ? »

Peut-on s'entendre adresser une question comme celle-là après un demi-siècle d'existence ? Il est vrai que j'avais, comme d'habitude, à peine fini de raconter une blague

et que j'étais en train d'interroger les autres sur « la première fois que quelqu'un a découvert votre zone érogène ». Depuis l'époque de l'université, je pose cette question de temps à autre et je dois dire qu'elle est toujours parvenue à égayer les soirées : l'âge et la nostalgie venant, son succès en société a peut-être été recouvert d'un voile d'amertume, mais on obtient des réponses plus impudiques et plus cyniques, et qui favorisent donc également la digestion.

Je suis resté bloqué et j'ai regardé mes amis avec une lueur d'espoir dans les yeux, cherchant un sourire de complicité, ou au moins une espèce de mélancolie attestant qu'eux non plus, après tout, n'avaient jamais vraiment été sérieux dans la vie et que, au fond, l'existence humaine n'est qu'une comédie, et cetera. Aujourd'hui nous sommes là, demain non, et cetera. Qui va jeter un coup d'œil aux lasagnes, et cetera. Mais non. …Mais non, dans leurs yeux, il n'y avait que de l'ennui. Voire une espèce de gêne. Oui, c'était vrai : je n'avais jamais rien fait de sérieux dans la vie et peut-être les avais-je aussi entraînés eux-mêmes dans un vertige d'activités inutiles et décadentes : parce que peut-être que tout était ma faute. Celui qui était notaire depuis maintenant trente ans avait désormais dans son étude cinq ou six petits esclaves qui travaillaient pour lui et il ne passait plus les voir que pour apposer de temps en temps sa signature et retirer le butin ; celui qui était médecin empochait un peu trop d'encouragements professionnels de la part des entreprises pharmaceutiques et bourrait ses patients de tranquillisants et de laxatifs dont ils n'avaient pas besoin, et ainsi de suite. Et moi, en tant qu'homme de lettres, j'avais sans aucun doute été choisi comme leader indis-

Extrait de la publication

cuté de la bande, chef moral, ou immoral, inspirateur et metteur en scène. D'une fois à l'autre, pour passer les soirées, et uniquement quand nous nous sentions en verve, nous attribuions les causes de cet effondrement tantôt à un politicien, tantôt à un autre, à la crise économique ou à la religion, à l'idéologie, et cetera.

À bien regarder mes amis et, à travers eux, moi-même, je ne savais ce qui, de la pitié ou de l'horreur, l'emportait. Le sourire que j'avais naïvement ébauché me resta dans la bouche et, pour ne pas donner satisfaction à Lucia, je restai assis, tout calme. Puis, à peine cela fut-il possible, je me levai, me rendis aux toilettes et éclatai en sanglots. Ça ne m'était plus arrivé depuis vingt ans, je crois, peut-être même plus. Peut-être que je n'avais jamais pleuré. Ma décision était prise. Isolement. Un défi. Maintenant ou jamais.

Après le repas, je retournai une boîte de chocolats à la liqueur sur la table en verre du salon et, sans même en toucher un, je restai à regarder mes amis s'empiffrer. Vers deux heures du matin, je les accompagnai à la porte, j'attendis sur le palier de les voir s'éloigner dans l'escalier. Quand ils eurent disparu de ma vue, je rentrai chez moi, pris un gros sac en plastique de la municipalité et le remplis avec tous les restes du repas : y compris couverts, assiettes et verres. Puis je me lavai les dents et m'en allai dormir.

Les jours suivants je fis mes recherches. Une semaine plus tard, chez Mariolina, j'annonçai que dès la fin de septembre — nous étions déjà le 13 — j'allais m'absenter pour au moins six mois. Je refusai de donner mon adresse et interdis à tous de me chercher et de venir me voir. Je révélai ensuite que j'allais écrire une biographie de Ludovico Lauter.

Extrait de la publication

Mes amis, évidemment, connaissaient mon admiration pour lui et, depuis des années, j'étais parvenu, non sans mal, à les empêcher de plaisanter sur ce sujet. Ettore partageait même en grande partie ma passion, encore qu'à sa façon, un peu bizarre, comme toujours gauche caviar, et je remarquai — ou peut-être l'ai-je rêvée — une petite lueur d'envie dans son regard pendant que je faisais mon annonce.

Malgré ces prémices sérieuses, ils se sont moqués de moi un petit temps ; mais plus tard, quand j'ai refusé l'énième Campari, ils se sont mis à me regarder l'air embarrassés. Et à présent, je suis vraiment certain qu'ils ne font que parler de moi, éblouis, et qu'ils attendent que je les appelle d'un moment à l'autre pour les inviter dans la superbe maison où je me suis retiré et leur demander d'apporter tel ou tel saucisson, fromage, douceur. S'ils savaient en plus que je suis en Sardaigne ! Mais la Sardaigne où je suis n'est pas cette pétillante piscine turquoise pour personnes plus ou moins célèbres qui leur viendrait tout de suite à l'esprit. Pas du tout. S'ils étaient là, à l'endroit où je me trouve, ils tenteraient de s'enfuir comme s'il y avait la peste. Et puis, je suis venu ici pour Ludovico. Même si d'habitude personne ne s'en souvient, c'est en effet ici sa terre d'origine, pour le meilleur et pour le pire. Après, à partir d'ici, il a foulé bien d'autres routes.

J'ai trouvé le refuge en passant par mon coiffeur, Giuseppe, un Sarde des montagnes, d'un village du côté de Nuoro. Dans le passé il m'avait déjà proposé une maison pour les vacances, que j'avais refusée, même si je n'avais pas de doutes concernant sa beauté. Je l'avais refusée

Extrait de la publication

uniquement parce qu'elle était située dans un endroit dont je n'avais jamais entendu le nom avant : Cala Liberotto, dans le golfe d'Orosei, sur la sauvage côte orientale de l'île. Je l'ai rappelé et lui ai demandé si l'offre était toujours valable. Il s'en est un peu étonné :

« Maintenant la saison est presque finie, je demande pour l'été prochain ?

— J'ai besoin de la maison pour l'hiver.

— Tout l'hiver ? Et qu'allez-vous y faire ?

— Je la libérerai pour le retour des touristes.

— Mais c'est un endroit où n'habite personne l'hiver, il n'y a que des petites villas avec jardin, des plages vides et tristes, des étendues de pommes de pin et des aiguilles de conifères, ma cousine et ma tante.

— Parfait », décrétai-je. Plages de pommes de pin avec jardin, cousines tristes, étendues de tantes, tout ça me convenait très bien. Puis, moi et Ludovico.

« Bah, si ça va pour vous…

— La propriétaire est votre cousine, exact ?

— Exact.

— Alors, pouvez-vous lui demander si elle veut bien me louer la maison ? J'ai juste besoin d'un endroit tranquille pour écrire. L'essentiel est qu'il y ait un village à proximité avec un supermarché et un bar pour prendre un petit verre de temps en temps.

— Orosei est à douze kilomètres, mais à un kilomètre, il y a un hameau qui s'appelle Sos Alinos, là aussi il y a un supermarché et peut-être même un bar encore en activité, me semble-t-il. »

Ainsi, j'ai loué la maison par correspondance. Roberta, la propriétaire, a été très gentille. Elle m'a appelé, m'a expliqué la route pour arriver chez elle et quand j'ai

débarqué au port d'Olbia à bord de mon Alfa, je n'ai rien eu d'autre à faire que de suivre ses indications. Elle est si méticuleuse ! Elle m'a suggéré de m'arrêter à trente kilomètres à peu près au sud d'Olbia, sur la nationale 125, pour prendre un café au bar d'un de ses amis et me reposer un peu : « La fatigue de la traversée se fait sentir une heure après avoir débarqué. Pour un moment, on ne fait que regarder la mer, les rochers, les montagnes et on n'y pense même plus. »

J'ai laissé sonner un coup sur son portable et, comme convenu, Roberta est venue à Sos Alinos. Elle m'a dit bonjour, m'a souri, puis elle est rentrée dans sa voiture et m'a escorté jusqu'à la maison. Je me sentais déjà moins seul. Et même si ce n'était pas dans mes intentions premières, ça me convenait quand même. À mon âge vénérable, on ne peut pas réduire son pauvre cœur au silence !

Aux alentours, tout est un peu différent de ce à quoi je m'attendais : la nature est fraîche et luxuriante, et des groupes de touristes blonds circulent encore dans les allées, pleins d'envie de bouger. Roberta s'est garée dans la pinède parce qu'elle n'est pas bonne conductrice et qu'elle a peur de rouler dans le dernier tronçon de l'allée, qui est une espèce de chaussée rétrécie sillonnée de petites dunes, arrangée tant bien que mal. Elle a fait un geste pour me dire d'attendre, elle a ouvert la portière de ma voiture, et elle s'est assise en me tendant la main.

« Bienvenue », m'a-t-elle dit. Dans ses yeux il y avait une expression compréhensive de petite-fille, quelque chose comme « j'ai certainement beaucoup à apprendre de ce vieux monsieur ». Elle ne s'imagine même pas dans

quelles griffes elle est tombée ! Elle porte les cheveux courts, mais avec quelques longues boucles dans le cou. Elle a de grands yeux sympathiques, un pli intelligent à la bouche, comme quelqu'un d'habitué à ne parler que pour dire des choses intéressantes. Elle a encore de bonnes joues de gamine, avec des pommettes rouges, mais en même temps, son corps est celui d'une adulte, et il est peu bronzé. Je lui demande comment ça se fait qu'elle est si blanche et elle me répond qu'elle n'aime pas se mettre au soleil tel un lézard, qu'elle se sent stupide : « comme une patate qui va se glisser d'elle-même dans le four », dit-elle. Pas mal ! Elle est vraiment belle et sa gaieté est contagieuse. « Un écrivain ! Chouette, j'adore lire. J'ai hésité entre Lettres et Biologie à l'université. Il faut me prêter un de vos livres. Chouette alors ! Ici, il ne vient jamais personne d'intéressant », dit-elle, et vraiment elle ne sait pas dans quelles griffes elle est tombée.

La maison donne directement sur la mer. Une splendide petite villa à deux étages, avec des volets de bois foncé qu'on vient juste de repeindre, la façade est couleur cannelle. Une grille de fer forgé, surmontée de minuscules piques acérées, empêchera les rares étrangers de me déranger.

Roberta est descendue de la voiture, en deux sauts elle a ouvert la grille et m'a dit d'entrer. Elle m'a aidé à décharger. Elle est aussi forte qu'un homme. Elle a tiré avec moi la plus lourde des valises. Elle m'a demandé si par hasard je ne transportais pas un âne mort. J'ai réfléchi un peu puis j'ai dit non. « Le seul âne ici c'est moi, ai-je répondu, et je suis encore en vie. »

En bas de la maison se déroule une étendue de roches roses, délicates, friables en apparence, mais en réalité

dures et impénétrables. Juste en dessous de celles-ci, c'est la mer.

« Elle a été bâtie sans permis de construire, mais c'était il y a plus de trente ans : aujourd'hui ça ne serait vraiment plus possible ! » m'a expliqué Roberta, cherchant à lire dans mes pensées, mais m'imaginant, en réalité, meilleur que je ne suis. Je n'ai jamais rien eu contre les maisons construites sans permis, encore moins quand elles ont toutes les commodités.

Un instant, j'ai été tenté de jeter toutes mes bonnes résolutions à la mer et de mettre à l'épreuve mon charme littéraire — le talent est une denrée précieuse que peu de gens possèdent, d'accord ; mais le charme de l'écrivain dans une maison près des rochers, tout le monde peut l'avoir. Il suffit de deux mois de loyer payés d'avance et d'un ordinateur portable.

J'ai résisté et je lui ai demandé de me montrer la maison. Nous avons fait un petit tour du propriétaire. J'ai à ma disposition trois chambres à coucher, un séjour, une salle de bains, une cuisine, une cave, deux chauffages électriques et une cheminée. J'ai regardé cette source de chaleur primitive et peu sûre avec une certaine appréhension : je n'ai jamais appris à allumer un feu. Par chance, de l'autre côté de la fenêtre, c'est encore plein été. Dans la mer bleue, deux garçons blonds comme des poupées se poursuivent à la nage en éclaboussant le ciel de gouttelettes transparentes. L'idée de l'hiver, pour le moment, s'est éloignée.

Il m'a semblé tout de suite percevoir quelque chose de monacal dans cette maison. L'endroit idéal pour travailler. Mais trop grande était la tentation d'aller faire une promenade. J'ai invité Roberta à venir sur la plage avec moi.

Extrait de la publication

« Je ne peux pas, ma mère m'attend pour déjeuner. »

Mme Giovanna, la mère de Roberta, a une dizaine d'années de moins que moi et elle a un cancer. C'est son neveu qui me l'a dit, à Bologne. Face à ça, je ne peux rien répondre. Roberta m'a dit au revoir. Elle ne m'a même pas donné un baiser sur la joue ou serré la main : elle a ouvert et fermé son poing en s'en allant, comme font les enfants. Ça m'a un peu contrarié.

« Notre maison, c'est la bleue, la seule qui est bleue sur la route du camping ; vous avez notre numéro de téléphone, appelez si vous avez besoin de quelque chose.

— Et le loyer ? j'ai demandé pour essayer de la retenir.

— Nous en parlerons la fois prochaine, il n'y a rien qui presse. »

J'ai pris avec moi trois maillots de bain. C'est peut-être un peu trop, étant donné l'imminence de l'hiver et la raison pour laquelle je suis venu jusqu'ici. Mais dans ma tête, j'avais l'idée, romantique, de nager dans la mer en pleine tempête — un voilier au loin, les dauphins qui sautent et lui font signe, et viennent à ma rencontre pour danser autour de moi — et, après avoir lutté contre les forces de la nature, contre leur violence incontrôlable, leur invincible ubiquité, rentrer vaincu — épargné par la grâce de Dieu — et cuire du poisson frais sur le feu, écrire des pages mémorables. Comme Melville, comme Hemingway. Dans ma tête romantique, c'était comme ça. Alors qu'ici c'est encore Disneyland. À côté de moi, une petite famille a organisé un tournoi de raquettes, deux amoureux se disputent, un papa dynamique et musclé apprend à son enfant haut comme trois pommes à nager avec des brassards. « Comment trois

pommes pourraient-elles nager ? » ai-je envie de lui crier. Comme ça, juste pour être sympathique. Mais malheureusement, je ne parle pas leur langue. J'ai appris qu'ici, en septembre, les touristes sont presque tous suisses. D'ailleurs, on appelle cet endroit la plage des Suisses. Les Sardes viennent à la plage à partir du 15 juillet et ils y renoncent le 31 août. Même s'il fait encore très chaud en septembre, l'été pour eux est indiscutablement fini, crevé, kaputt, comme diraient leurs amis suisses s'ils pensaient comme eux. Mais non, c'est justement cette saison-là qu'aiment les Suisses : chez eux, ce sont les vacances scolaires, et ici les prix commencent à baisser, les plages sont moins bondées, alors que l'eau de la mer est toujours très belle, très propre, très bleue.

En réalité, on voit encore de temps en temps un Sarde sur la plage. Il vient en emportant un sweat-shirt avec lui (on ne sait jamais), il s'étend sur sa serviette à contrecœur, comme si le sable, tout d'un coup, lui était très désagréable et qu'il ne s'attendait pas du tout à en trouver là. Il s'approche de la rive, et bien que la mer soit comme toujours cristalline, très-belle-très-propre-très-bleue, il la regarde et la regarde encore, y enfonçant à peine les chevilles, toujours plus dégoûté. Si l'on se fie à ce que suggère son regard, on en vient à imaginer une étendue de vomi gelé. Il en conclut que quelque chose ne va pas. Il regarde les baigneurs, étrangers, heureux et tout fous, et puis décide de retourner sur sa serviette. Des rides de souffrance se dessinent sur son visage : le vent envoie des grains de sable dans ses yeux et sur ses lèvres : « Pour cette année, l'été est bien fini », décrète-t-il enfin.

Bientôt, je le souhaite, j'aurai cet endroit pour moi tout seul.

Extrait de la publication

13. Les souffrances d'un narcisse plus tout jeune 269
(*la maison près des rochers*) 287

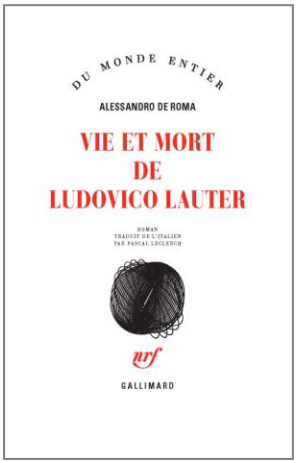
DEUXIÈME PARTIE

(*la terrible maison près des rochers*) 295
1. Complainte funèbre pour l'oncle Siegfried 299
2. La folie de Giulia 311
(*la terrible maison près des rochers*) 317
(*cent grammes de poitrine fumée*) 321
(*dilemmes moraux et bêtes féroces*) 323
3. La confession d'Hermann 327
(*procès et condamnation*) 335

TROISIÈME PARTIE

Six lettres romantiques de l'étudiante Roberta à son Matt du 4 octobre 2004 au 10 avril 2005 345

Extrait de la publication



Vie et mort de Ludovico Lauter Alessandro De Roma

Cette édition électronique du livre
Vie et mort de Ludovico Lauter d'*Alessandro De Roma*
a été réalisée le 29 avril 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070121632).
Code Sodis : N49406 - ISBN : 9782072445422.
Numéro d'édition : 159640.

Extrait de la publication